

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 16 (1948)
Heft: 12

Artikel: Noël chez les mauvais garçons : conte drolatique
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-570449>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Noël chez les mauvais garçons

CONTE DROLATIQUE

A Daniel, en hommage

Décembre, malgré le froid et souvent la neige, a aussi ses floraisons, dont deux au moins, à part les sapins, auront éternellement leurs admirateurs : les roses de Noël et surtout les contes de Noël. Aucun journal, si nombreux et divers qu'ils soient sur terre, aucune revue qui se respecte ne manque d'offrir à ses lecteurs, au cours des deux dernières semaines de l'année, l'historiette plus ou moins vraie, mais donnée pour véridique, d'une veille de Noël généralement édifiante et se terminant par une conversion, une distribution surnaturelle de cadeaux à de pauvres enfants, ou tout autre miracle plus ou moins miraculeux. Ces contes font les délices des grands et des petits, bien qu'ils soient écrits surtout pour les enfants ; mais dès qu'on touche à Noël, fête sans pareille, douce et chère et nostalgique à l'âme de chacun, les grands ont des coeurs d'enfants et les enfants des coeurs d'anges ; et tous ces coeurs nouveaux, assoiffés d'idéal et de supraterrrestre, se délectent aux récits, à tous les récits de Noël, écrits d'habitude par des âmes sensibles, et de ce fait souvent un peu bébêtes, un peu bêtards, et ravissants tout plein. Très amateur du genre aussi, j'en lis chaque année une bonne dizaine, ce qui fait plus de cinq cents contes jusqu'à ce jour ; mais rarement, très rarement j'ai trouvé la perle au milieu de tant de verroteries. C'est dire que je ne me fais aucune illusion sur mon conte à moi, et même je suis un peu étonné d'avoir osé m'embarquer dans pareille aventure, au risque de chavirer, moi aussi, dans l'habituel préchi-précha.

Les veilles de Noël (je ne sais pas si vous l'avez aussi remarqué ?) seraient tout semblables aux autres veilles, si l'on n'y mettait en imagination l'émouvant et surnaturel attrait qui leur donne justement un poétique mystère. Toutes „mes“ veilles de Noël furent sans histoire aucune, et cependant toutes me laissent un souvenir sans pareil ; elles sont comme les jalons de mon existence. Celles de ma jeunesse bénéficient, parce que lointaines, d'un charme unique et vaporeux, fait du souvenir de feu mes parents, du petit sapin brillant de lumières, de l'attente des cadeaux, de mon insouciance d'alors et de mes espoirs immenses ; celles qui suivirent me firent surtout sentir la solitude et l'égoïsme de ma vie de célibataire forcené ; et plus je vais de l'avant, plus je trouve qu'est triste ma tristesse et solitaire ma solitude, au point que Noël me fait maintenant un peu peur.

N'ayant pas la fertile imagination des bonnes vieilles demoiselles spécialisées dans le genre, mon conte sera tout simplement le récit, vraiment véridique, je vous l'assure, d'une de mes veilles de Noël, parmi cinquante autres au choix. C'était entre 1920 et 30 ; j'habitais alors une grande ville de l'Allemagne du nord, une de ces villes où ne manquaient pas les restaurants à l'usage exclusif des homo-

sexuels, avec „Tanzdiele“ naturellement. A l'époque, les Allemands étaient à la tête du mouvement poussant à notre libération morale et de la croisade en faveur de notre „droit de cité“; et je crois que ce serait maintenant chose faite, sans l'arrivée de Hitler au pouvoir. Mais j'en reviens à mon conte de Noël, qui n'en est pas un — en m'empressant d'ajouter que le brouillon n'a pas effarouché un ecclésiastique de ma connaissance, ceci pour tranquilliser dès le début de mon récit, les âmes sensibles et croyantes. J'étais donc seul en pays étranger. Le 24 décembre s'écoulait fiévreusement, en courses dans les magasins, petits cadeaux pour les gosses de ma logeuse, cartes de bons vœux à l'adresse de ma famille, billet pris d'avance pour un strapontin à l'opéra, le lendemain, soins de toilette particulièrement attentifs, etc. Et après un souper plus délicat et copieux que d'habitude, je m'en fus par les rues désertes, à cette heure où brillaient doucement les sapins, dans les chambres aux volets ouverts. Je me souviens que le froid était vif, le vent violent — ce vent qui vient des steppes de Sibérie, balaie les plaines infinies de la Russie, de la Pologne et de la Prusse, sans rencontrer d'autres obstacles que des fleuves à geler et des misères à glacer.

J'étais triste, triste, et si abandonné, que je décidai brusquement de chercher un compagnon, n'importe lequel, avec qui rompre ma solitude. Et je m'enfilai dans un „local“ de ma connaissance, où je savais que fréquentaient de jeunes mariniers touchés par la saison-morte, des recrues de la caserne de cavalerie voisine et de solides campagnards venus en ville pendant les fêtes, dans l'espoir de trouver de l'embauchage, n'importe quel embauchage. „Je dénicherai sûrement ‚chaussure à mon pied‘, pensai-je, parmi tous ces compagnons généralement d'humeur joyeuse, bien que passablement désargentés.“ Et en effet, la clientèle était nombreuse, „Chez Tante Cunégonde“, mais cependant moins bruyante que d'habitude, me sembla-t-il. Beaucoup de ces jeunes n'avaient visiblement pas soupé, ou du moins pas à leur faim. La difficulté était d'en inviter un ou deux seulement, de leur offrir quelque chose à se mettre sous la dent, là, devant tous les autres affamés; car tante Cunégonde ne m'aurait jamais pardonné un départ précipité. Je ne trouvais pas la solution idéale, et je commençais à me faire terriblement remarquer, dans mon gros manteau qui formait un cadre poilu à ma face poupine. Soudain, je vis entrer le comte de N., un habitué du lieu, aussi célèbre que je-m'en-fichiste, aussi riche que charitable (envers les garçons de moeurs faciles), aussi recherché que laid. Sa table fut vite entourée de toute la clientèle présente, comme une jatte de lait envahie par les mouches. A son habitude, Monsieur le comte fut généreux, et quelques instants plus tard, sous un coup de baguette magique, chacun avait en main, moi aussi, un gros cervelat copieusement badigeonné de moutarde, une grosse miche de pain bis, une grosse canette brune ou blonde, au choix, de la salade aux pommes de terre dans un cuveau commun, et des biscômes pour dessert. Puis le comte partit, telle une fée Carabosse bien-faisante, en compagnie d'un amour de jeune „Hambourgeois“ en pantalon à „pied d'éléphant“ — que j'avais aussi remarqué.

Installé dans un coin solitaire, je regardais mes voisins se curer les dents de l'ongle et reprendre „leur attente“, pendant que la radio jouait du Bach et du Brahms que personne n'écoutait. Le patron, un dégoûtant proxénète d'au moins 150 kilos, avait collé à la suite de petits bougies sur ses tables, pour faire genre „chapelle“ et économiser l'électricité. Quand tout-à-coup (je pense qu'il était minuit), s'éleva dans le silence morne le beau Noël de Gruber: „Stille Nacht, heilige Nacht“. Ce fut comme un miracle sur la face de tous ces jeunes, comme un coup de vent d'En-Haut les emportant sur l'aile de la chère mélodie, familière à leur enfance. Plus de soucis, plus de misère, plus même l'idée de ce qui les amène ici; mais des yeux clairs, brillant d'espérances infinies, d'émerveillement et peut-être aussi de larmes, un rayon de joie dans le cœur. Et toute cette pègre, tous ces moins de 25 ans (dont beaucoup devinrent assurément dans la suite de farouches SS), oubliant un instant leur détresse, se mirent à chanter à plusieurs voix, avec le talent musical propre à leur race, le vieux cantique allemand qui a conquis pacifiquement la Terre. Le chœur était grave et beau, les voix fortes, solennelles, presque célestes; une intense atmosphère religieuse sanctifiait l'impur milieu. Et je me disais que vraiment „l'Esprit souffle où Il veut“, parfois même où personne ne penserait le trouver. D'autres simples mélodies de Noël suivirent, que ces jeunes accompagnèrent toutes avec talent et conviction. Une Présence était-là, que chacun devinait vaguement, et à laquelle les chanteurs offraient ce qu'ils avaient de plus pur, de plus cristallin, de plus merveilleux: leur voix d'or — d'un or lavé de son limon, de ses souillures. Et je crois vraiment, tant j'ai confiance en ce qui m'échappe, que le cadeau fut agréable et agréé.

Mais la radio changea de disques, et donna des airs de danses. Fini l'envoûtement mystique de la musique sacrée; le Divin Enfant perdait des points. Du reste, de vieux messieurs arrivaient, qui pensaient à rire plutôt qu'à „chialer“. Et chômeurs et gagne-petits se mirent instinctivement en position avantageuse, ce qui valut à plusieurs l'invitation désirée. Les rires fusaient de partout, et aussi les chansons bachiques. La scène changeait de décors et passait du grave au léger; l'Esprit bifurquait. Oublieux également de mon récent émoi religieux, je fis rapidement mon choix — rendu facile par l'abondance de l'offre. Et passant devant (d'abord les dames, naturellement), je m'en allai vers quelque accueillant asile du voisinage, suivi d'un jeune débardeur des quais, un géant blond en bottes d'ordonnance, une sorte de taurillon tétu et volontaire (j'en tremble encore), tout muscles, tout poils, tout poitrail et tout promesses de joies ardentes et ... profondes.

C'est ça la vie, et c'est aussi ça le Noël de beaucoup, si ce n'est pas celui de tout le monde! — N'empêche! c'est un drôle de conte, me direz-vous peut-être? — Que non. Noël n'est-il pas la fête des enfants? Les enfants de 20 ans n'y manquaient pas, je vous assure. Noël n'est-il pas la fête des cadeaux? Les cadeaux abondaient aussi, tant en esprit qu'en nature. — Mais il y manquait l'âne, ajouterez-vous sûrement? — Non, l'âne manquait pas, et c'était moi.

Bichette.